

## CHAPITRE 1

*1503, quelque part en Italie*

Le pas était rapide malgré la fraîcheur matinale. Le riche marchand se pressait dans les ruelles de la petite ville italienne encore endormie. Plus tôt dans la matinée, il avait pris grand soin pour se vêtir. Aidé par sa servante, il avait choisi un pourpoint fait de brocard doré et de velours grenat. Le reflet que lui renvoyait le miroir le ravissait. Les taillades et les crevées de son habit laissaient entrevoir sa chemise blanche ornée de piqûres et de riches dentelles de Venise qu'il avait ramenées lors de son dernier voyage.

Il était très féru de chemises à dentelle qui étaient une marque de richesse et qu'il fallait absolument montrer. Il avait dans un premier temps jeté son dévolu sur les dentelles des Flandres, mais depuis quelques mois, il avait trouvé à Venise un petit atelier de dentellières qui lui fabriquait de magnifiques cols empesés richement travaillés et des manches piquées de perles et de larges dentelles.

Francesco n'était pas noble, mais la plupart de sa clientèle l'était. Son statut de marchand drapier l'obligeait à être plus que présentable. Il avait récemment fait fortune grâce à son négoce et à d'intelligentes stratégies commerciales qu'il avait

mises en place. Il avait pour ambition de fournir les étoffes précieuses qui habilleraient la cour des Médicis. Il s'était donc offert les services d'une couturière française qui lui coupait tous ses costumes. Il avait très vite compris que, pour vendre ses tissus, il fallait les montrer et que, pour les montrer, il fallait les porter. Alors, un peu comme un styliste avant l'heure, il imaginait des pourpoints à manches amovibles, des justaucorps aux étoffes gansées d'or et d'argent, des manteaux à collet ou des casaques à manches fendues fabriquées dans de somptueux velours. Sa couturière, qui était également très habile en broderie, lui avait dernièrement travaillé le bord d'une large cape de soie sauvage rouge avec de riches pierreries. Francesco avait investi beaucoup d'argent pour que cette cape puisse être créée. Elle était sa fierté et il pouvait à loisir l'admirer tous les jours. Elle brillait de mille rubis, émeraudes, saphirs et topazes sur le mannequin de l'antichambre.

Ce jour-là, il avait décidé de s'habiller avec ses dernières créations. L'endroit où il se rendait était souvent fréquenté par la noblesse de la ville ; il espérait donc y montrer ses nouveautés et ainsi élargir son cercle de clients. En enfilant ses vêtements, il pensait particulièrement à certains notables florentins qu'il avait déjà croisés dans les bodegas des maîtres d'art de la ville. En fin stratège, pour rentrer dans ce cercle très fermé, il avait eu l'idée de prendre contact avec de grands artistes et de leur passer une commande. Par l'entremise d'un riche voisin et ami, il avait réussi à approcher deux des plus éminents artistes de Florence pour leur faire réaliser le portrait de son épouse. Il n'y croyait pas vraiment, mais les finances aidant, l'un d'entre eux avait accepté, et sa chère femme avait été conviée à plusieurs séances de pose dans l'atelier du maître près du Ponte Vecchio. Chaque soir après sa visite à l'atelier, elle lui racontait sa séance avec le maître et à chaque fois,

Francesco la trouvait de plus en plus enjouée. Elle ne tarissait pas d'éloges sur l'artiste et partageait avec son époux les moindres détails de sa journée et ses impressions sur cet éminent et secret personnage. Par moments, son enthousiasme frisait l'adoration et toute cette admiration dirigée vers un autre rendait le marchand quelque peu jaloux.

Bien qu'il avait connaissance des penchants sexuels plutôt versés du côté des hommes de l'artiste, Francesco bouillonnait à chaque récit. Un jour, n'y tenant plus et tailladé par la curiosité, il demanda l'autorisation d'assister à une de ses séances de pose pour voir ce que celles-ci avaient de si exceptionnelles. L'artiste refusa catégoriquement d'avoir une tierce personne pendant qu'il travaillait, mais il proposa au marchand de passer voir la toile un matin de la semaine suivante. Francesco était un peu déçu, mais finalement, après réflexion, il pensa que ce rendez-vous serait plus approprié pour approcher et finaliser sa stratégie d'infiltration des hautes sphères florentines.

Le lendemain, sa chère épouse lui rapporta un petit billet que le maître avait écrit à son intention avec des instructions pour se rendre au rendez-vous. Francesco était assez fier de lui finalement, alliant ainsi l'utile à l'agréable. Il savait que cette toile aurait une place de choix dans la nouvelle demeure qu'il venait d'acquérir. Alors, depuis deux jours il ne cessait de penser à cette entrevue ; c'était pour lui une obsession. Il savait que dans quelques heures il entrerait dans ce lieu, l'atelier secret du grand maître de l'art italien, pour peut-être y contempler les débuts de sa commande.

Il sortit de chez lui, Via della Stufa, et se dirigea vers la petite échoppe qui lui fabriquait les lacets ferrés au coin de la Via de Ginori. Tout était calme ce matin-là, et tout en marchant, Francesco réfléchissait. Il ne comprenait pas pourquoi le maître lui avait demandé de venir si tôt. Bien malgré lui, il pressait

l'allure en croisant la Via Guelfa, déserte à cette heure. Il écoutait le son de ses pas qui résonnaient entre les murs de la rue et non sans une certaine appréhension, à plusieurs reprises, il se retourna. Des bruits sourds et feutrés venaient casser leurs échos. Il n'était pas très rassuré, car il n'avait pas pour habitude de sortir seul si tôt et en si bel équipage. Un peu plus bas, il croisa l'impasse où il faisait acheter ses drogues. Il y faisait sombre. Un chien y aboyait avec rage et une porte claquait au vent. Francesco frissonna, il se sentait observé et peut-être même suivi. Des sueurs froides inondaient son front qu'il épongeait du revers d'un mouchoir. Il ruminait en marchant et, machinalement, sa main tapotait son escarcelle nouée à sa ceinture. Il se demandait si le maître allait encore lui réclamer une avance. Par précaution, il s'était muni de quelques pièces, mais si cela n'était pas suffisant, il ferait mander son serviteur.

Au bout de la Via san Gallo se profilait l'imposante bâtisse du couvent de la Santissima Annunziata. Francesco secoua machinalement la tête en l'apercevant. Il était vraiment circonspect. Pourquoi ce rendez-vous de si bonne heure ? Et pourquoi l'avoir convié dans cet endroit et non dans l'atelier près du Ponte Vecchio ?

En d'autres temps, il y a plusieurs années et bien avant son départ pour Milan, le grand maître avait été l'objet de sombres calomnies sur ses pratiques en ce lieu. Il était alors parti plus de deux années, histoire de calmer les esprits et de recouvrer une nouvelle image de sa personne à la cour de Ludovico Sforza. Depuis plusieurs mois, le bruit courait qu'il y était revenu de chez le More et qu'il recevait les jeunes nobles de la ville dans l'atelier secret du couvent. Les graves accusations qui avaient été formulées contre lui dans ces lieux auraient dû lui intimider de ne jamais y retourner, pourtant, il était là, et le

mot qu'il avait fait passer à Francesco était très clair, les indications pour y accéder ne pouvaient pas prêter à confusion.

*« Cher ami, si vous voulez voir l'avancement de votre commande, vous pouvez me rejoindre dans mon laboratoire-atelier à l'arrière du couvent de la Via Cesare Batisti. Je vous y attendrai mardi à cinq heures. Surtout, ne parlez de ce rendez-vous à personne et venez seul... »*

La place se profilait déjà devant lui et, à chacun de ses pas, le spectre de la basilique nimbée de brume grandissait. Les rayons du soleil naissant léchaient les volutes doriques du Chiostro dei Voti, lieu de colonnades et de voûtes dessinées par le grand Michelosso. La fresque de la Vita della Madonna, elle, restait dans l'ombre, comme figée par l'obscurité moite du petit matin.

Francesco avançait maintenant à grands pas, l'horloge au clocher sonnait cinq heures. Il contourna le chapiteau des arcades pour accéder à la façade est du couvent, tout en longeant l'imposant mur gris. Il frissonna en repensant aux accusations d'actes de nécromancie qu'avait subies le maître en ces lieux. Beaucoup de choses avaient été dites sur ses recherches anatomiques, ses dissections et ses agissements sexuels. Francesco avait entendu bien des débats et des critiques sur les activités du maître ingénieur. Il chassa ses lugubres visions de son esprit en dépassant les dépendances, cherchant des yeux la petite porte dérobée que l'ombre des hauts murs lui masquait. Presque à tâtons, il pénétra dans une sorte d'impasse très étroite au bout de laquelle se trouvait l'entrée du laboratoire. Il y faisait presque nuit, car la hauteur des bâtiments interdisait le passage aux rayons du soleil. Le souffle court, il tressaillit quand un chat sortit brusquement de l'impasse. Il progressait lentement, pesant chacun de ses pas. Ses mains tendues devant lui semblaient scruter la pénombre.

« Aaaaahh ! » cria Francesco en sursautant à la vision d'un homme tapi dans l'ombre.

Sa surprise fut de courte durée, car il reconnut presque instantanément le serviteur du maître.

« Vous m'avez fait peur ! » dit Francesco en haletant.

Son cœur battait tellement fort qu'il avait l'impression qu'on pouvait l'entendre résonner entre les parois escarpées de l'impasse.

« Vous êtes en retard, lâcha l'homme. Le maître n'aime pas attendre. »

C'était l'apprenti du maître qui l'attendait. Il était légèrement vêtu avec une grande chemise blanche négligemment sortie de ses chausses. Avec un regard noir et pesant, il se saisit d'une torche, l'alluma et s'engouffra dans les ténèbres du long couloir. Le plafond était tapissé de toiles d'araignée que par moments la torche enflammait. Francesco courbait le dos, la tête baissée, en essayant d'éviter les flammèches rougeoyantes qui tombaient du plafond avec un lugubre grésillement. Le jeune homme avançait en se retournant par instants ; la lueur de la flamme dévoilait alors son fier profil de dieu grec. Il était très beau mais aussi terriblement arrogant. Il ondulait un peu comme un félin. Francesco le suivait en prenant garde de ne pas mettre trop de distance entre eux, car le halo était faible et l'obscurité les enveloppait.

Le marchand n'était venu qu'une seule fois dans l'atelier secret du maître. C'était avec l'un de ses fameux clients fortunés, qui l'avait invité à l'accompagner pour lui montrer la peinture qu'il avait fait faire par l'artiste. Ce jour-là, Francesco n'était pas entré dans l'atelier proprement dit, il avait patienté des heures dans une espèce d'antichambre étriquée garnie simplement d'un banc et d'une table poussiéreuse. Seul un grand carton avec un dessin représentant une femme nue, un cygne et

quatre chérubins sortant des œufs de l’oiseau donnait un peu de prestance à ce lieu. L’apprenti, tel un cerbère gardant l’entrée des enfers ou du paradis, n’avait pas voulu le laisser pénétrer dans l’atelier à la suite du client. Francesco se demandait donc à quoi pouvait bien ressembler ce lieu secret décrit comme l’antre du démon par nombre de Florentins bien-pensants.

Le bout du long corridor se dessinait à la lumière de la torche. Le serviteur ouvrit la porte qui donnait sur la pièce que Francesco connaissait déjà. Il reconnut le banc et la table qui semblaient être figés dans le temps. Le grand carton, quant à lui, avait laissé place à une multitude de petits dessins. Francesco n’eut pas le temps de détailler le contenu de ces esquisses, que le jeune commis le poussait déjà dans la pièce suivante.

La salle était très vaste et les trois grandes fenêtres baignaient l’atelier d’une lumière blanche aveuglante qui contrastait avec l’obscurité du couloir. Francesco plissa les paupières pour soulager sa vision troublée. Tout un côté était tapissé d’étagères sur lesquelles trônaient une multitude de bocaux, pots en verre dépoli, boîtes en fer-blanc et autres jarres. Tout ce bric-à-brac reposait sous des guirlandes de toiles d’araignée étouffées de poussière.

« Attendez là », lança le commis en disparaissant derrière une lourde tenture usée par le temps.

Francesco leva les yeux. Le plafond fait de voûtes de pierres grises était très haut. Il frissonna et pensa que tout ce volume devait être très difficile à chauffer. Il faisait d’ailleurs très froid et chacune de ses respirations se dessinait dans l’air de la pièce. Son regard se dirigea vers la petite cheminée où un maigre feu était en train de mourir. De toute évidence, le commis n’avait pas encore pris le temps de le raviver. Francesco s’approcha de l’âtre et y jeta deux morceaux de chêne. En quelques instants, la chaleur l’envahit alors et il frissonna cette

fois-ci de bien-être. Des voix étouffées par le tissu parvenaient à Francesco. Sans qu'il arrive à distinguer le sens de la conversation, le marchand comprit que le serviteur s'adressait à son maître. Il n'osait pas trop bouger, car malgré sa grandeur, la pièce dans laquelle il patientait était très encombrée. Plusieurs chevalets recouverts d'un drap encombraient les étroits passages de circulation, des caisses en bois débordant d'objets en tout genre s'entassaient un peu partout, comme si on préparait un déménagement. Il songea que la peinture de son épouse se trouvait peut-être sur l'un de ces chevalets, isolé des regards indiscrets par le voile léger d'un drap de lin. Il prit le temps de détailler le contenu des étagères qui faisait ressembler la pièce plus à un cabinet de curiosités qu'à un atelier d'artiste. Outre les pots d'huile et de pigments, les rayons étaient surchargés d'une multitude d'animaux, de serpents, d'insectes, de lézards, tous prisonniers du verre ou épinglés sur des planches. Des verrines opaques de saleté laissaient entrevoir des plantes en décoction, des poudres grises et ocre, des éprouvettes de sables multicolores. Sur l'étagère du bas, plusieurs maquettes de drôles de machines disparaissaient sous une flopée de dessins et esquisses en tout genre. Sur la table haute près d'une des deux fenêtres, il y avait des monticules de dessins rangés par thème. Toute une pile était consacrée à l'étude des chevaux. Il y avait des croquis de toutes sortes, de toutes tailles. L'attention de Francesco fut attirée par un grand dessin réalisé à la mine de plomb, dressé contre le mur au-dessus de la pile dédiée aux chevaux, sur lequel était écrit « *Azul* » à l'encre bleu indigo. Ça devait être sûrement une esquisse du grand cheval que le maître avait faite à Milan à la gloire de son duc. Ce dessin était fascinant et Francesco se surprit à imaginer l'animal dans son environnement naturel tant sa représentation était belle et réaliste.



La chaleur inondait maintenant la pièce et Francesco, adossé au rebord de la fenêtre, se sentait envahi par la nonchalance. Fatigué de sa course matinale, la contemplation de cette représentation semblait l'hypnotiser et l'apaiser. Ses paupières devenaient lourdes... il songeait... C'était à coup sûr un étalon venu de par-delà la Méditerranée, là où, à l'état sauvage, il régnait sur des troupeaux de juments aux flancs arrondis et suitées de ses fils. Francesco vouait une adoration aux chevaux. Il en possédait trois de race différente, mais c'était surtout son cheval arabe qu'il préférait entre tous. Il rêvait de le chevaucher à la naissance des dunes dans ce pays inconnu dont il n'avait vu que les paysages dans un livre emprunté au riche armateur qui lui ramenait ses soieries. Il rêvait depuis toujours de connaître l'Orient, alors plongé dans la représentation de ce magnifique cheval, il ferma lentement les yeux et s'imagina aux portes du désert à la terrasse d'une vieille casbah. Elle semblait fatiguée dans sa robe de ruines, mais était encore si majestueuse sous le soleil. Adossé aux pierres rugueuses, son regard se portait sur l'immensité de ce désert imaginaire. Au loin, il se représentait les cimes enneigées de l'Atlas qui délimitaient l'horizon. Au sol, les pierres brûlantes semblaient craquer sous la chaleur. Cachée au creux de la palmeraie, la petite ville ressemblait à une belle endormie. Le soleil au zénith écrasait de ses rayons les dunes naissantes et faisait apparaître une multitude de mirages miroitants, tels des lacs vides d'eau, remplis uniquement de rêves et d'espérances. L'ombre des hautes tours crénelées vieilles de plus de quatre cents ans lui offrait un peu de fraîcheur dans la fournaise du rêve de sa contemplation. Au loin, le mirage des dunes, tel un fantôme des sables, ravinait de ses flots secs les méandres du désert. Soudain, l'étalon lui apparut, cheminant seul entre l'ocre des dunes et le gris des rochers, sur la piste saupoudrée de soleil.

Sa haute silhouette sombre se reflétait dans les flaques des mirages du désert... Il semblait ainsi comme suspendu par des fils invisibles, tel un pantin qui chercherait désespérément à toucher le sol aride de cet erg perdu. Son image tremblante de chaleur avançait à vive allure... Il frappait le sol de ses sabots et soulevait ainsi, à chaque pas, de grosses volutes de poussière que le fouet du panache de sa queue dispersait comme une pluie d'étoiles microscopiques dans les rayons du soleil. Il secouait avec force sa longue crinière d'ébène et d'or caressée par les reflets de l'astre. Les boucles de celle-ci ondulaient et s'enroulaient comme les vagues d'une mer d'encre qui viendraient se briser sur les reliefs saillants de son encolure musclée. Tel un danseur scandant une musique imaginaire rythmée par le dulcimer d'Abora, le noble étalon accrochait les regards par sa grâce naturelle et suspendait le temps au rythme de ses appuyés et de ses changements de pied. Francesco était maintenant transporté sur les routes de l'imaginaire, il s'y voyait... La chaleur du feu de bois le caressait comme le feraient les rayons de l'astre Ra. Au loin, dans son imagination, l'erg poudré de chaleur offrait à l'œil du marchand le lent balai des porteuses d'eau... Les femmes d'ébène avançaient toutes droites et fières, leur visage inondé de sueur. Unealebasse posée sur quelques morceaux de tissu trouvés au hasard des coins d'une case, la tête haute, elles cheminaient sur la piste... Presque toutes avaient un bébé attaché dans le dos et avec lui, sous ce soleil écrasant, elles marchaient... Marchaient encore et toujours, dans ce désert où la pluie les avait ignorées, où les seuls flots n'étaient que de sable et tous les lacs n'étaient que chimères... Francesco savait que là-bas l'eau ne coulait pas, l'eau se méritait, l'eau était une richesse pour cette terre, et la femme africaine en était sa gardienne...

Dans cette somnolence, tout son être commençait à s'abandonner, il vacillait. Un instant, il tituba et vint heurter le tabouret recouvert de vieux gobelets d'étain. Le tintement des timbales, en chutant sur les dalles patinées, le sortit brusquement de sa léthargie. Il reprit ses esprits en secouant la tête. Dieu qu'il avait soif ! Sa bouche était sèche comme le désert qu'il venait d'imaginer. Il quitta du regard le bel Azul, les belles images de l'Afrique et reprit son inspection de la pièce en quête d'un peu d'eau. Les murs blanchis étaient, eux, recouverts de dessins, d'ébauches d'oiseaux, d'arabesques et de plusieurs motifs floraux. Le seul tableau accroché était un portrait de femme à la beauté délicate, légèrement de trois quarts, qui semblait surveiller les moindres de ses faits et gestes. Son regard était captivant. Où que le marchand se place, il semblait le fixer. C'était très déstabilisant. Ce portrait n'était pas très grand. La femme qui y était représentée était brune, ses cheveux tombaient en cascade sur ses épaules, ses mains étaient croisées sur ses genoux, ses traits avaient la blancheur de la porcelaine. Le fond noir et uniforme de la toile jouait avec les contrastes et faisait ressortir le joli modèle. Intrigué, Francesco s'approcha du petit tableau. Le regard tout comme le sourire étaient étranges. Dans le coin gauche en bas du portrait était écrit un symbole. Il s'en approcha pour lire la signature. Il déchiffra « 666 »... curieuse signature. Le portrait, bien qu'étrange, ne ressemblait pas pour autant à la bête monstrueuse de l'apocalypse comme ces trois chiffres auraient pu le suggérer. Cette jeune femme était-elle une diablesse ? Le marchand décida de ne pas se laisser mener plus loin par ses lugubres pensées et se détourna en secouant la tête de la petite peinture. Un peu comme sur un manège, Francesco tourna sur lui-même pour embrasser du regard l'ensemble de l'espace en quête d'un peu d'eau.

Au centre de la pièce, une petite banquette et plusieurs chaises, toutes différentes, se faisaient face. Elles étaient séparées par de jolies tables en laque noire, ornées de fleurs multicolores faites de jade et de nacre, qui complétaient le mobilier. Francesco avait la bouche sèche, il ne voyait pas le moindre broc d'eau. La salive lui manquait, sa gorge le piquait et l'irritation le faisait tousser. Son regard fut alors attiré par un petit meuble esseulé dans un coin. Ses étagères qui semblaient lourdement chargées se cintraient dangereusement. On y devinait plusieurs pots de verre sur lesquels avait été jeté un drap qui en occultait le contenu. Le marchand s'en approcha avec curiosité. Les voix s'étaient tues de l'autre côté de la tapisserie qui devait fermer l'entrée de la chambre du maître. Jetant un dernier regard autour de lui et n'y tenant plus, Francesco prit un coin du voile qui recouvrait les verrines du petit meuble. Il souleva très délicatement le tissu qui lui révéla un pied humain verdâtre dans un liquide saumâtre. Cette vision le fit bondir en arrière et il ne put étouffer un petit cri. Il s'apprêtait à recouvrir le bocal quand il fut figé par un froissement de tissu. La grande tenture du mur venait de remuer. Il sentait une présence derrière lui, mais n'osait plus bouger, comme paralysé par le poids lourd d'un regard.

« Il était mort bien avant que je lui découpe le pied ! »  
tonna une voix grave étouffée d'un sarcasme.

Francesco se retourna d'un bond et fit face au maître ingénieur. Il esquissa une révérence et avec gêne, il balbutia de piètres excuses.

« Oh ! Bonjour, maître. Veuillez excuser ma curiosité, mais la transparence de ce tissu... vous comprendrez sûrement, messire... »

Francesco ne savait plus quoi dire ni quoi faire. Il restait d'ailleurs figé devant l'artiste. Le regard du maître pesait sur lui sans qu'il puisse en interpréter le sens.

Le commis le bouscula en allant remettre le drap sur les boccas. Il avait revêtu des bas roses et un pourpoint parme gansé d'argent. Il portait sur Francesco un regard accusateur chargé de malveillance, un peu comme si le marchand avait volé, cassé ou, pire encore, blessé son protecteur. Il avait cet aplomb et cette suffisance dans le regard, et toutes les personnes qui le croisaient en venaient même à se demander, en l'observant vivre auprès de l'artiste, qui des deux était le maître, et qui était l'élève. Son physique androgyne faisait planer un malaise dans l'esprit de ceux qui le côtoyaient.

Le choc avait sorti Francesco de sa gêne en l'obligeant à se redresser. Pour se donner une contenance, il arbora un sourire figé à l'intention de l'artiste. Le jeune apprenti retourna se placer au côté de son maître qui interrogea :

« Alors, cher ami, ainsi vous souhaitez voir l'avancement du portrait de votre épouse ? »

L'artiste arborait un physique harmonieux. Il était beaucoup plus grand que dans sa mémoire, il avait aussi beaucoup vieilli ou semblait affecté. Il portait une longue robe de drap gris sous un très beau manteau de velours vieux rose à large col. Les manches et les ouvertures étaient toutes travaillées de ganses dorées et de rubans de soie. Son visage d'une grande beauté fixait Francesco avec attention. Ses cheveux grisonnants étaient noués dans sa nuque avec un ruban assorti à son manteau. Il portait un chapeau de drap blanc et ses joues glabres étaient pâles et creuses.

Il se passa un court moment pendant lequel l'artiste et son commis échangèrent discrètement quelques paroles sans que Francesco ne comprenne ce qu'ils se disaient. Puis le maître

s'approcha du marchand et c'est avec un large sourire que celui-ci lui dit :

« Mon ami, je suis très heureux de vous revoir... Vous êtes comme toujours très élégant et je trouve votre chemise très belle et précieuse. Vous serait-il possible de m'en faire livrer deux ou trois pour mon apprenti qui me dit en avoir un fort désir ? »

Le jeune apprenti, toujours très proche de son maître, chuchotait à son oreille. Francesco était flatté par ces remarques qui l'aiderent à se détendre un peu. Il répondit :

« Bien sûr, mon seigneur, je vous enverrai ma couturière pour qu'elle prenne les mesures de votre élève. Est-ce que demain matin vous ira ? »

Le maître acquiesça et répondit :

« Quand vous voudrez, cher ami. Mais voyons un peu ce portrait... C'est bien pour lui que vous vous êtes déplacé de si bon matin ? »

« Aaaahh, oui, très tôt ! » répliqua Francesco avec un soupir et une petite pointe de dépit.

Ce ton agaça quelque peu l'artiste qui lui dit :

« En effet, cher ami, c'est à cette heure matinale que la lumière est la plus belle pour contempler la peinture. Je pensais que vous apprécieriez cette attention de ma part. »

Francesco se confondit en remerciements et s'inclina devant lui. Le maître, qui n'avait pratiquement pas bougé depuis le début de l'entrevue, se tourna vers son commis et lui demanda d'apporter une collation. Celui-ci disparut derrière la tapisserie pendant que le maître se dirigeait vers le centre de la pièce. Il dit à Francesco :

« Cher ami, prenez donc place sur ces coussins. Cette marche matinale a dû vous affecter quelque peu. »

Puis il continua :

« Vous connaissiez cet endroit, je crois ? »

Francesco, qui venait de s'installer sur une grande chaise à bras garnie de coussins bleus, acquiesça en se tournant vers lui.

« Oui, effectivement, mais je n'étais pas entré dans votre atelier, j'avais patienté dans l'antichambre. »

Le maître semblait étonné par cette précision, mais il ne dit mot. Il prit un des chevalets à roulettes qui se trouvaient à droite de la tenture et vint le placer devant le marchand. Il était recouvert d'un drap blanc qui masquait le sujet de la toile qu'on devinait dessous. L'artiste venait de prendre le pas sur l'ingénieur. Il se déplaçait dans la pièce un peu comme un félin. Tous ses mouvements étaient empreints de grâce et d'aisance. Son manteau fermé par une cordelette d'or traînait sur les dalles de marbre blanc patiné qui recouvraient l'atelier ; il semblait ainsi glisser sur le sol. À cet instant, l'apprenti réapparut, suivi de deux servantes portant de grands plateaux. L'un était rempli de fruits, raisins, figues et quelques pommes de couleurs différentes disposées avec soin et harmonie. L'autre plateau, plus grand, regorgeait de fromages, d'œufs de caille, de viandes froides et de tranches de pain noir.

« Vous prendrez bien une petite collation, très cher ami ? » demanda le commis qui avait fait installer les plateaux sur la petite table chinoise devant le marchand.

Francesco détourna son attention du chevalet et se détendit à la vue des abondances posées à portée de main. Levé très tôt, il n'avait pratiquement rien mangé et la marche matinale lui avait quelque peu ouvert l'appétit. Il avait surtout très soif, mais il n'y avait toujours rien à boire et sa gorge le brûlait tant qu'il ne pourrait rien avaler avant de boire. Il toussa et dit :

« Hum hum... Eh bien, ça serait avec plaisir... »

Il était légèrement déstabilisé, car il était rare qu'un commis se permette ainsi d'inviter, ou de proposer à la place

de son maître. Le regard de Francesco allait de l'un à l'autre comme s'il attendait l'aval de l'artiste pour commencer à manger.

« Servez-vous, cher ami, je vous en prie, et excusez l'audace de mon compagnon, il a parfois tendance à se prendre pour la maîtresse de maison », dit le maître en riant et en s'asseyant sur le canapé en velours rouge qui lui faisait face.

Francesco se servit du poulet froid, quelques grains de raisin avec une large tranche de pain. La vue de ces victuailles lui faisait presque oublier le but de sa visite.

La servante était revenue avec, dans une main, une grande aiguière remplie de vin et dans l'autre, une magnifique carafe en cristal pleine d'eau fraîche. Le commis avait placé de très beaux verres assortis à la carafe devant eux. Sans demander à son hôte ce qu'il désirait boire, l'artiste se saisit de l'aiguière et remplit de vin le verre du marchand. Francesco, qui avait toujours très soif, aurait préféré de l'eau fraîche, mais n'y tenant plus et ne voulant pas contrarier le maître, il fut bien heureux de boire le précieux nectar qui apaisa sa soif. Le maître grappilla quelques grains de raisin pour accompagner Francesco. Ils échangèrent quelques banalités en mangeant.

Cela faisait presque une heure que Francesco était là quand deux nobles personnes firent irruption dans l'atelier, précédées du jeune apprenti. Le maître se leva pour les accueillir.

« Chers amis, nous vous attendions, venez prendre place. Vous connaissez le maître drapier Del Giocondo, je pense ? »

Francesco s'était levé par respect, pour saluer d'une révérence les deux notables qui venaient d'arriver. Un brin surpris par cette intrusion, il semblait aussi un peu troublé par le « nous vous attendions » lancé par l'artiste. À aucun moment, ce dernier ne lui avait fait part de l'arrivée de tierces personnes. Cependant, celles-ci comblaient ses espérances, car il savait



que ces deux damoiseaux richement vêtus faisaient partie de la jeune noblesse florentine. Il était sûr qu'ils apprécieraient les nouveautés qu'il portait.

Dans un geste harmonieux, Francesco se présenta à eux en faisant tourner sa nouvelle cape richement pierrée. L'un d'entre eux dit :

« Bien sûr que nous connaissons, Francesco ! Mais nous ne pensions pas le trouver ici, chez vous, cher maître. »

Il regardait dédaigneusement la tenue tout entière du marchand. Il semblait intrigué par la présence de Francesco en ces lieux et lui faisait sentir avec une pointe d'orgueil qu'ils n'étaient pas du même monde. L'autre, plus avenant, vint près de Francesco et, en lui posant amicalement une main sur l'épaule, il lui dit :

« Ne faites pas attention à ce coq, cher ami... Il est simplement jaloux de la magnifique cape que vous portez. Francesco, je me présente, je suis Batisti, le neveu de Laurent de Médicis et je ne repartirai pas d'ici sans l'adresse de votre couturier, car ma foi, je désirerais m'en faire couper une comme la vôtre. »

Francesco sourit et, fièrement, il répondit :

« Eh bien, vous l'avez devant vous... C'est moi, messire, qui réalise tous mes vêtements... enfin, avec l'aide de ma couturière. »

Le dénommé Batisti fut très étonné et il promit à Francesco de passer le voir à son magasin.

Alessandro, l'autre compère, se rapprocha de lui et annonça avec soulagement :

« C'est donc cela, la raison de votre présence ici ! »

Puis, se tournant vers son hôte, il s'exclama :

« Cher maître, vous souhaitez renouveler votre garde-robe ? »

Son visage fermé venait de s'illuminer à nouveau et cette attitude sembla agacer l'artiste qui, sèchement, le remit en place.

« Sachez, cher Alessandro, que Francesco n'est pas là pour me confectionner des vêtements... Il est là pour voir l'avancement du portrait que j'ai accepté de faire de son épouse, dame Lisa. »

Cette révélation les assomma comme un coup de marteau. Les deux notables ne cachèrent pas leur étonnement, mais comme Francesco était sous la coupe du maître, ils ne dirent mot et allèrent s'asseoir, abasourdis, sur la banquette rouge.

Alors qu'ils commençaient à faire honneur aux victuailles installées sur la table, le maître se retourna et vint se placer vers le chevalet. À cet instant, Batisti demanda :

« Cher maître, où sont donc vos musiciens ? C'est trop calme, ici. »

Ces nouveaux visiteurs agissaient un peu comme des enfants gâtés à qui il manquerait un jouet. Francesco, qui détestait tout ce qu'ils étaient, n'en laissait rien paraître, arborant un sourire radieux à chacune de leurs interventions. Il avait un peu l'impression d'assister à un spectacle de marionnettes tellement leurs visages fardés ressemblaient à des poupées figées dans une expression boudeuse.

L'artiste, à contrecœur, fit un signe à son commis pour qu'il aille chercher les musiciens. Il ne voulait pas froisser ses précieux invités qui lui assuraient un lien solide avec la cour et par là même des revenus réguliers. Il était pourtant bien tôt pour la musique, mais le maître, qui ne voulait pas déplaire à ses convives, s'exécuta.

Francesco s'était cette fois installé sur un fauteuil vert émeraude face au chevalet ; il attendait ce moment avec impatience. Les deux coqs enrubannés s'étaient allongés sur la banquette et chuchotaient en se jetant des regards complices. Tous leurs

gestes étaient maniérés et Francesco n'avait plus aucun doute sur leur orientation sexuelle. Ils avaient été rejoints par le serviteur du maître qui jacassait, chahutait et se goinfrait avec eux. Francesco détourna son regard du trio pour revenir à la raison de sa visite en ces lieux : le tableau de son épouse Lisa.